

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges de MONTENACH

Un Problème Social : Notes et réflexions en marge  
d'un livre récent ; IV : L'Enseignement ménager  
(Lahor, Jean. L'alimentation à bon marché, saine et  
rationnelle)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1908, tome 10, p. 235-246

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Un Problème Social

Notes et réflexions en marge d'un livre récent

## IV

### *L'Enseignement ménager.*

Il ne faut pas se le dissimuler, grâce aux travaux de toutes sortes, qui sollicitent de plus en plus, en dehors de chez elles la femme et la jeune fille, et qui les absorbent pendant toute la journée sans leur laisser le temps de vaquer aux occupations normales de l'intérieur, celui-ci est en pleine décadence, et la cuisine qui était autrefois, même dans les milieux les plus humbles, l'objet de tant de soins attentifs, n'inspire plus que de l'ennui et du dégoût à un grand nombre de femmes. Ce dégoût vient surtout de l'ignorance dans laquelle elles sont peu à peu tombées. En effet, presque toutes les ouvrières d'usines et d'ateliers, par le fait de leurs nouvelles conditions de vie, ont oublié l'art d'apprêter ces repas simples et rustiques où excellaient nos aïeules, elles ont perdu l'art des provisions, l'art des conserves, l'art de la médication végétale et domestique, toutes choses dont la connaissance était autrefois générale et qui aujourd'hui n'est plus que l'apanage d'un petit nombre.

Tout ceci est sans doute plus vérifiable dans les grands centres industriels et populeux que dans nos paisibles bourgades valaisannes ou fribourgeoises qui, heureusement pour elles, abritent des populations stables où les traditions se sont maintenues.

Malgré cette restriction qui peut s'appliquer également à quelques contrées privilégiées, demeurées pour un temps en dehors du grand mouvement des affaires, le

mal que je signale est devenu si grave qu'il nécessite un remède ; partout des voix autorisées se font entendre pour déplorer la *mauvaise tenue des ménages ouvriers* et les conséquences fatales qui en sont la suite.

On se souvient des magnifiques conférences de Monseigneur Turinaz évêque de Nancy, sur ce sujet ; je pourrais apporter ici à côté de ces pages épiscopales éloquentes, toute une documentation qui vous montrerait à la suite de quelles réactions profondes, la famille s'est disloquée autour de son pot-au-feu délaissé.

Grâce à Dieu, ce n'est pas en vain que cette plaie sociale a été étalée et, aujourd'hui dans un de ces retours dont l'histoire des mœurs est coutumière, nous assistons au triomphe de *l'enseignement ménager*, qui a justement pour but de faire cesser l'ignorance dont je parlais tout à l'heure et de donner à la jeune fille une formation qui lui rendra le goût et le savoir des choses culinaires. Par des leçons théoriques et pratiques, on écarte d'abord de son cerveau ces préjugés invétérés en faveur de beaucoup d'aliments que la foule déclare fortifiants, alors qu'ils ne sont souvent que nuisibles ; on lui apprend la valeur nutritive réelle des comestibles, les moyens de s'en servir avec le moins de dépenses possible, on lui apprend à faire son marché, à préparer des tisanes, à entretenir des ustensiles et, déjà, les bienfaits de cette éducation nouvelle se sont manifestés en grand nombre. Je pourrais citer plusieurs exemples de familles ouvrières, dont l'atmosphère intime a été complètement changée, depuis que la jeune fille de la maison, ayant suivi des cours ménagers, a su y faire régner l'ordre, la propreté, a su y prendre en main, comme un sceptre, les casseroles et les poêlons. Par le savoir faire, par l'économie, par l'emploi rationnel des choses, par une certaine expérience de la cuisine,

beaucoup d'ouvrières mariées qui vont chercher à l'usine un salaire d'appoint pour faire marcher leur ménage, gagneraient davantage à rester à la maison et mettraient leur famille sur un meilleur pied, tout en vivant une existence plus normale.

On oublie trop cela dans les classes laborieuses et beaucoup de sociologues qui se croient à leur service l'oublient à leur tour.

Comme l'a fort bien dit le Bulletin de la *Ligue du Coin de Terre*, « le foyer embelli et paré, parfumé par l'odeur de la bonne soupe, égayé de quelques fleurs, retiendra le mari et les enfants qui se trouveront par surcroît, mieux nourris, mieux vêtus, mieux logés. »

Dans un livre édité par Lecoffre et intitulé : *Prêtres de France* qu'on lise ce récit très simple d'une mère et de ses sept enfants dont le mari avait été victime d'un accident et ne gagnait qu'un salaire réduit ; on y verra que c'est grâce à son jardin et à son entente du ménage qu'elle parvint à faire vivre tout son monde, ce qui eut été impossible, si elle se fut contentée d'ajouter une journée de 2 francs aux 3.50 gagnés par le mari. Cet exemple nous montre que le jardin ouvrier et l'école ménagère sont complémentaires l'un de l'autre et qu'ils peuvent devenir, l'un et l'autre, des facteurs importants dans l'amélioration de l'alimentation populaire à bon marché.

Ces mots mêmes d'*Enseignement ménager* étaient presque inconnus, il y a dix ans, et aujourd'hui ils sont dans toutes les bouches, tant ce qu'ils représentent a soulevé d'intérêt. Toute une nouvelle législation scolaire s'est développée en faveur de cet enseignement et nous ne sommes qu'au début d'un mouvement qui prendra encore de plus grandes proportions. Il n'est cependant pas bien loin de moi, le temps, où une dame des plus huppées, après m'avoir énuméré tous les

talents d'agrément de sa *demoiselle* : piano, aquarelle, chant, diction etc, me disait en minaudant, et non sans un secret orgueil : « ma fille ne saurait pas même cuire du lait. » Il est convenu aujourd'hui que les jeunes filles les plus riches ceindront chaque semaine, pendant plusieurs heures, le tablier de la cuisinière et je connais beaucoup de papas qui préfèrent les belles tartes dorées élaborées par leur progéniture féminine, au plus brillant morceau de musique dont elles prétendaient jadis les régaler.

Pendant plus de cinquante ans, une pédagogie étroite et infatuée d'elle-même, a poussé dans des voies anormales, l'éducation de la jeune fille, oubliant trop le vieil adage de Molière proclamant : « qu'on vit de bonne soupe et non de beau langage. »

Cette culture intellectuelle intensive a eu hélas ! un succès dépassant toutes les espérances de ses auteurs ; et nous voyons aujourd'hui, dans certains pays, deux ou trois cents candidates se présenter, armées de leurs brevets inutiles, chaque fois qu'il y a un poste d'institutrice à repourvoir.

M. Edouard Petit, un pédagogue français, libre-penseur militant cependant, et dont les ouvrages font autorité a constaté lui même dans son livre « *Alentour de l'Ecole* » la faillite de ce genre d'éducation, et il nous a tracé la décevante silhouette de ces jeunes filles du peuple qu'une éducation mal comprise a rendu étrangères et hostiles à leur milieu natal qui les froisse. Au lieu de contribuer par leur savoir au relèvement de la famille dont elles sont sorties, elles travaillent à la dissoudre, n'ayant que le désir de s'évader au plus tôt de son cadre. Ces jeunes personnes déclassées et déracinées, sont, à égalité d'instruction, bien supérieures de goût, de manière et d'affinement, aux jeunes gens avec lesquels elles pourraient s'unir. Aussi s'en

détournent-elles, pour rêver d'irréalisables chimères et c'est ainsi qu'après une crise familiale, nous avons la crise du mariage, dont les répercussions sur l'état social, sur la vie, les mœurs et l'avenir des peuples sont si effrayantes.

Comme cela s'explique par la nature même des circonstances, ce sont les pays de grande industrie, comme la Belgique et l'Angleterre qui ont été les premiers à comprendre la nécessité de l'enseignement ménager ; ils furent précédés encore par l'Allemagne qui, malgré beaucoup d'errements pédagogiques, avait cependant su conserver plus intacte que d'autres nations, le type de la femme d'intérieur, de la *deutsche Hausfrau*, habile confectionneuse des *Knödels* teutoniques.

Dans un discours demeuré célèbre, l'empereur d'Allemagne actuel n'a-t-il pas résumé en trois mots les devoirs de la femme : « *Kinder, Kuche, Kirche* », les enfants, la cuisine, l'église, montrant ainsi en quel estime il tient l'alimentation de son peuple.

Le puissant monarque germanique ne s'est pas contenté de proclamer ses sentiments; il a voulu prêcher d'exemple et il a soulevé un enthousiasme général, en déclarant naguère qu'il ordonnait que sa fille, la princesse Louise-Victoria, sût faire griller convenablement une saucisse et préparer une soupe à la bière.

L'enseignement ménager a donc trouvé en Allemagne un terrain éminemment propre à son développement et une opinion déjà gagnée. On n'a pas abandonné exclusivement à l'Etat le soin de le répandre ; beaucoup d'associations particulières se sont formées sous le nom de *Frauenvereine*, pour multiplier les institutions de tous genres qui contribuent à sa diffusion : écoles normales ménagères, cours spéciaux pour la pâtisserie, les conserves, cours ménagers temporaires itinérants etc.

On a même construit des roulottes, absolument

semblables à celles de nos saltimbanques, qui contiennent de véritables salles de classe et tout le matériel nécessaire aux leçons quelles qu'elles soient, et ces roulottes vont de villages en villages laissant derrière elles un sillon rempli de semences précieuses. Sans doute, l'enseignement ménager ne se concentre pas exclusivement sur les branches culinaires, mais celles-ci sont et demeurent en réalité son principal attrait et son principal bénéfice et c'est fort justement que M. Lahor lui a réservé une grande place dans son livre sur l'alimentation. L'enseignement ménager n'est nulle part mieux compris qu'en Belgique ; c'est dans ce pays qu'on a su le mieux l'adapter aux exigences de l'enseignement primaire ordinaire et assurer ainsi une concordance intime entre la formation pratique et la formation intellectuelle de tous les écoliers.

Les contrées latines sont plus retardées, l'enseignement ménager y est encore chez elles à sa période d'essais ; cependant la France est en train de doubler les étapes pour regagner le temps perdu, comme nous le fait constater M. Lahor dans un des meilleurs et des plus intéressants chapitres du livre qui m'a inspiré ces pages. Notons ici que le plus infatigable apôtre de l'enseignement ménager en France est rattachée à la Suisse par des liens de famille très étroits, c'est Mme la comtesse Romain de Diesbach de Belleruche qui est allée, pendant deux ans, se former à Bruxelles et qui y a acquis un diplôme d'institutrice normale ménagère.

Plus de deux cents cours organisés sont sortis de sa propagande incessante et je regrette que M. Lahor ait passé sous silence son action méritante.

Quoiqu'elle soit encore, et de beaucoup, distancée par la Belgique, la Suisse fait à l'enseignement ménager, dans ses préoccupations, une place de plus en plus grande.

Dans certains cantons, il a été rendu obligatoire, et il y est devenu également le couronnement indispensable de l'instruction primaire.

Nous possédons en outre à son service beaucoup d'oeuvres et d'institutions extra-officielles, les unes subventionnées par le pouvoir fédéral, les autres tout à fait indépendantes et privées de la manne gouvernementale.

C'est le cas de nos cours de cuisine catholiques, qu'on juge indignes en haut-lieu, de la moindre faveur à cause de leur caractère confessionnel.

On sait qu'un recours, dont la discussion, ennuyeuse pour ces Messieurs de Berne, est toujours renvoyée demeure pendant, à ce sujet, devant le Conseil National.

Les catholiques auraient tort de se décourager en raison de l'injuste ostracisme dont sont frappés leurs efforts ; qu'ils multiplient au contraire les fondations portant une étiquette franchement catholique, pour réagir contre un système perfide, qui vise par des moyens détournés, à la *neutralisation* de notre action sur le terrain social pratique, pour empêcher le peuple de voir en nous des amis du progrès, des champions de la prospérité générale.

Parmi les grandes associations féminines qui profitent largement des subventions fédérales, il en est une dont on ne saurait trop étudier le programme, c'est la société *d'Utilité Publique des femmes suisses* à laquelle nous devons des fondations admirables et vraiment nouvelles qui auront sur l'alimentation populaire une influence bienfaisante. Telles sont les écoles de jardinage, les écoles de fermières, les cuisines d'écoles (schulküchen), les écoles de domestiques, les conférences ménagères itinérantes etc., etc.

Plusieurs institutions originales mériteraient en

Suisse de nous retenir, par exemple l'Ecole Normale d'enseignement ménager organisée à Fribourg sous le haut patronage du département de l'Instruction Publique, elle a pris un caractère international et forme des maîtresses qui serviront à la fondation d'établissements analogues dans d'autres pays.

C'est encore le département de l'Instruction Publique qui a rendu possible à Fribourg le fonctionnement d'une école professionnelle de cuisinières dont l'initiative revient à M. le Chanoine Quartenoud. A un moment où les *cordons bleus* ou même simplement lilas, sont devenus l'oiseau rare que les familles demandent à tous les échos, comme en témoignent les annonces de nos journaux, cette œuvre scolaire comble une lacune désastreuse, en même temps qu'elle donne à beaucoup de jeunes filles, l'instrument certain d'un gain rémunérateur.

L'enseignement ménager est devenu d'autant plus indispensable à toutes les classes sociales que la crise domestique augmente en intensité. Certaines contrées ne fournissent plus un seul serviteur ni une seule servante. On préfère pour gagner sa vie, des positions plus indépendantes, moins assujettissantes. Les rares personnes qui peuvent dépenser sans compter arrivent encore à se faire servir plus ou moins bien, mais les ménages modestes, ou d'une aisance relative, se trouvent en face d'une situation de plus en plus difficile.

Il ne faut pas se le dissimuler, nous nous acheminons vers un temps où la pénurie des domestiques des deux sexes deviendra extrême.

Les gens de maison disparaîtront et avec eux tout un état social. Il est donc extrêmement utile de faire acte de prévoyance et d'apprendre à se passer des services de la domesticité. L'enseignement ménager contrebalance les mauvais effets des conditions actuelles

et met la bourgeoisie moyenne en meilleure posture pour subir les modifications inévitables qui se préparent déjà grâce à la formation reçue par les filles de la maison, beaucoup de familles qui employaient une ou deux bonnes s'en passent définitivement, se contentant de prendre une ouvrière à la journée, deux ou trois fois par semaine, pour faire les gros ouvrages. Comme tout se tient, la maison est en train de subir des changements dans son aménagement intérieur, sous le double influence de la rareté des serviteurs et de la culture ménagère de ses possesseurs. En Angleterre, en Amérique on construit dès maintenant des logis très confortables et conçus pour des familles aisées qui veulent se passer de domestique.

L'entretien en est extrêmement facilité par une foule de dispositions pratiques, la cuisine y est une bonbonnière où tout est reluisant sans effort. Certains systèmes assurent la cuisson des mets avec un minimum de surveillance. L'électricité, le gaz vont partout, l'eau coule et s'en vient d'elle-même nettoyer les planchers, la vaisselle est lavée automatiquement etc, etc.

Dans son livre sur l'Amérique, un journaliste français M. Jules Huret nous rapporte sur toutes ces questions des observations incroyables ; prenons-y garde, les choses qu'il dépeint demeurent encore lointaines pour nous, mais d'ici quelques années elles seront acclimatées dans nos pays et alors nos filles béniront l'enseignement ménager reçu par elles, qui aura assuré la sécurité et la paix de leur foyer.

Sur le terrain qui lui est propre, l'*Association catholique internationale des œuvres de Protection de la Jeune fille* cherche également, par tous les moyens en son pouvoir, à établir des œuvres analogues à celles dont je viens de parler tout à l'heure. Presque tous ses comités locaux importants organisent comme œuvre

annexe des cours ménagers. En assurant, par ses *homes*, une pension à un grand nombre de ses protégées, elle les tire de certains hôtels douteux, de ces gargotes où leurs santés morale et physique sont en péril et contribue ainsi à une meilleure alimentation de toute une classe sociale. Cette association complète ses services en ouvrant des restaurants féminins populaires et ceux-ci exercent une action hautement moralisatrice en arrachant la femme à certaines promiscuités pénibles, dangereuses et inévitables.

Notons que les comités italiens de *l'Association catholique de Protection de la Jeune fille* ont eu l'ingénieuse idée d'établir, à proximité de plusieurs grandes usines, des abris vastes et décents, dans lesquels les ouvrières peuvent venir librement et confortablement s'installer pour y manger les victuailles composant leur ordinaire et qu'elles se sont elles-mêmes procurées.

Des dames sont là, qui, suivant le désir exprimé, font réchauffer ces mets et les relèvent d'un apprêt appétissant. On profite de la courte présence des ouvrières pour leur donner chaque jour quelques éléments de savoir culinaire et beaucoup d'entre elles sont des élèves si assidues, que des progrès étonnants ont été obtenus en moins d'un mois.

N'est-ce pas là une combinaison originale du cours ménager et du restaurant populaire ; et cette institution, qui rend de si grands services, exige très peu de frais et peut être conduite avec trois ou quatre personnes dévouées, qu'on l'imite donc !

Toutes ces choses, M. Lahor ne les a pas dites et je ne saurais lui en faire un reproche, puisque sans doute, il les ignorait — j'espère que les renseignements que je lui apporte aujourd'hui, dans les pages qui précèdent lui serviront à une nouvelle édition de son ouvrage

J'aurais aimé également lui voir combattre dans les

conclusions de son chapitre sur l'Enseignement ménager, une certaine tendance qui vise à rendre ce dernier trop pédant, trop savant et trop compliqué. — On risque de lui faire perdre ainsi une bonne partie de sa valeur sociale. Dans beaucoup trop d'écoles ménagères, car je ne vise ici aucune institution en particulier, on cède à des besoins d'innovations que les mœurs et les habitudes du milieu ne justifient pas. — Innovations dans les outils de l'enseignement, par l'emploi de batteries de cuisines trop perfectionnées, de fourneaux qui constituent une véritable machinerie. On y emploie une foule de découvertes coûteuses, fours, séchoirs, stérilisateurs, que sais-je, dont l'usage simultané dérouté les élèves et les laisse complètement désorientées, lorsqu'elles quittent ces savants laboratoires pour se retrouver dans l'humble cuisine familiale.

Ne déracinons pas davantage les enfants du peuple et n'ajoutons pas au déclassement intellectuel dont les ravages sont déjà si grands, un déclassement ménager. Je félicite M. Lahor de s'être élevé contre le discrédit dont on frappe certains mets nationaux et locaux ; leur recette savante ou simple s'est transmise à travers les générations et ils ont pour eux d'être en rapport direct avec les usages, la manière de vivre, les cultures, le climat de toute une contrée.

La maison, le mobilier, le vêtement et l'aliment forment un tout harmonieux, manifestation d'une ambiance particulière et ce n'est jamais impunément qu'on dissocie les éléments dont il est composé. — Il y a certains plats qui sont véritablement représentatifs d'un pays, et aussi justement chers à ses habitants que leurs légendes patriotiques ou leurs chansons nationales. —

Tels sont les cas, par exemple, de cette *fondue* fribourgeoise, de cette *raclette* valaisanne, de toutes ces friandises, dont quelques-unes nous viennent du Haut

Moyen-Age, et qui étalent, lors de nos fêtes patronales, de nos bénichons et de nos vogues, leurs croûtes dorées.

Pourquoi vouloir les remplacer par les tartes banales des pâtisseries en renom. Ne craignons pas de mettre un peu d'esthétique locale dans notre enseignement culinaire.

Respectons, sur le terrain de l'alimentation comme sur les autres, l'héritage qui nous vient des aïeux.

G. de MONTENACH.